

## **Festival « Sa m'aim » 2012**

### **Quand la « Tribune des Tréteaux » s'en mêle...**

L'Homme ne mérite plus son initiale majuscule, il est devenu « l'Omme », sorte d'antinomie du magicien d'Oz, il est l'Ogre, le Gnome, le grand géomètre d'une destruction annoncée. Thème d'actualité où chacun teste son humanité à vouloir repenser le monde en termes d'écologie internationale et anticipe tous les scenarii catastrophes de sa propre disparition...

**La compagnie des « 5 d'à côté » présente, sur cette thématique politico-économico-philosophique, un texte de Jacques Rebotier, « Contre les bêtes », selon une adaptation scénique et une interprétation de la comédienne Sabbatta.**

Difficile, dérangeant, le spectacle s'offre à nous tout d'abord comme une installation : un castelet noir avec rideaux qui permettront d'ouvrir maintes fenêtres sur la scène du monde, un escalier qui montre l'ascension de l'Omme déshumanisé vers un despotisme absolu, une reconquête de l'espace à vivre sans toutes ces « bêtes qui nous embêtent », devenant ainsi le « Terminator interspécifique » capable de toutes les cruautés envers « l'hespèce » animale : « Egorgeons les moutons !... Morflez mouflons !... Démontons les ragondins !... Gazons les taupes ! ». Et l'on entend une sorte d'hymne à une solution finale, ordre nouveau d'un nazisme animalo-mortifère qui prône une « disparition durable » !

Harmonie en rouge et noir centrée sur un être asexué, femme ou homme, qu'importe, un « Umain », vêtu d'obscurité et de soie blanche, qui se fait le porte-parole de cet anti-propos, pamphlet rageur et agressif qui, en « glorifiant » la turpitude et la propension de « l'Umanité » à désintégrer la nature, révèle la monstruosité qui nous habite tous.

Théâtre d'objets où une surabondance de peluches enrôlées dans le propos génocide du « terminator interspécifique » suggère l'hécatombe macabre et délibérée.

Construction, installation scénique, une sorte d'arbre de Mort, au tronc rouge où sont pendus des animaux comme à un croc de boucher, dans un enfer effrayant, antithèse absolue de l'Eden créateur, genèse de la Vie. Une esthétique morbide nous invite à la réflexion en même temps qu'elle atténue l'acidité cynique du propos.

Théâtre de projection aussi, un écran se forme sur un rideau noir de fond de scène et défilent alors des images qui vont du pop'art à la grille chromatique de la télévision, des dessins d'animaux humanisés vêtus de costumes, des prises de vue sur les troupeaux de moutons (et c'est la métaphore de ce que nous sommes, capables de nous laisser embrigader par cet « international fascisme » d'un discours omni-destructeur); mais aussi des « animaux-valises », mutants expérimentaux faits d'espèces incompatibles, comme Lewis Carroll avait fabriqué les « mots-valises » pour une recreation du langage dans le rêve d'Alice, autre réalité, autre rapport aux mots. Images récurrentes, hypnotisantes, kaléidoscopiques, déformantes, une submersion de clichés rapides pour un marquage de la pensée de façon quasi subliminale.

A la fin de la représentation, des visions de bêtes sacrifiées, torturées, et un extrait du film « Le Dictateur » de Charlie Chaplin : tout s'inverse, nous sommes face à notre cruauté, « ce qui compte, c'est de mettre l'esprit en mouvement », disait Jacques Rebotier dans une interview.

Théâtre-choc qui joue aussi sur la mécanique des mots, sur les néologismes à sonorités cliquetantes, dans l'esprit d'un Queneau qui se moque du langage des conventions et, sur scène, l'avocat du diable nous jette sa logorrhée au visage dans une agression de tous les instants, il sera question « d'affaminer les loups », de « massacres en chaîne élémentaire ». La « zoonose » nous menace : « profondément virogènes les animaux ». Dans un délire verbal qui va jusqu'au ressassement dément, le/la protagoniste nous assène le sigle PPDE (« prédateur premier des espèces »).

Le propos du spectacle est sombre, pessimiste et même si quelques trouvailles d'un lexique novateur peuvent faire sourire, nous sommes sous l'influence d'un texte et d'un contexte théâtral qui nous envahit et nous transperce comme une intrusion.

Sabbatta réalise ici une véritable performance : performance de la mémoire qui laisse jaillir un flux de mots soulignés par une bande-son qui déferle sur nous, des Beatles aux coups sourds annonciateurs des messages codés de « Radio-Londres » du temps de la Résistance. Performance aussi dans l'utilisation des accessoires de scène qui s'accumulent jusqu'à donner une impression d'étouffement. Performance encore de s'attaquer ainsi à bras le corps à ce qu'il y a de plus difficile, être seule en scène, à servir un texte du théâtre contemporain qui, comme chez Valère Novarina, malmène le public ou comme chez Thomas Bernhard, le nie jusqu'à l'accuser de ne venir dans une salle de spectacle que pour le confort de la digestion !

Nous ne pouvons qu'admirer cette énergie courageuse à se confronter à ce sommet de poésie qui violente. Nous pensons cependant que la mise en scène devrait être épurée, les peluches font redondance et distraient des images : pas de décor, rien, juste le talent de l'artiste, les mots et la projection. Il serait porteur de circonscrire le propos pour en décupler la puissance et que notre comédienne se libère du poids de la surcharge des accessoires qui matérialisent la prise de parole de l'auteur et l'adoucissent par l'irruption d'un univers enfantin qui se heurte au projet.

Les spectateurs ont été déroutés. C'est normal, attendu. Ils sont restés un peu distants, extérieurs au dit théâtral qu'il faudrait resserrer sur l'essentiel, le texte, tel qu'en lui-même.

Nous avons assisté à un moment de théâtre très intéressant dont il faut saluer le choix marginal. C'est une piste à creuser. Sabbatta y projette toute son énergie et c'est un spectacle de l'Intranquillité (comme l'eût écrit Fernando Pessoa) qui nous rappelle, par un discours de l'inhumanité, ce que nous avons à être, c'est-à-dire, profondément humains.

A revoir pour d'ultérieures réflexions.

**J.**